



HERMINE  
SIMON

FROM JACKIE,  
WITH LOVE

ROMAN

LES INDOMPTÉES

  
CHARLESTON

---

HERMINE SIMON

---

## FROM JACKIE, WITH LOVE

Icône à l'élégance intemporelle, figure emblématique des années 1960, Jackie Kennedy a toujours offert au monde une image irréprochable. Charismatique, intelligente et drôle, elle se cache derrière un masque, celui d'une femme inébranlable qui a su imposer ses règles et renouveler le rôle de Première dame, tout en soutenant indéfectiblement son premier mari lors des crises politiques majeures du xx<sup>e</sup> siècle.

Mais au-delà de l'image qu'elle a si soigneusement façonnée, Jacqueline Kennedy est aussi une femme durement touchée par le deuil, d'un enfant d'abord, puis de son époux, assassiné sous ses yeux... Et qui a su malgré tout protéger sa famille et se reconstruire après ces drames.

Dans ces mémoires fictives et richement documentées, Hermine Simon nous offre un point de vue intimiste sur la vie de l'ex-Première dame, une femme extraordinaire qui, bien qu'elle soit présente dans tous les esprits, reste une personnalité pleine de mystères...

ISBN : 978-2-36812-530-4



9 782368 125304

19 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Design : © Raphaëlle Faguer

Image : © Getty Images



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

## LES LECTRICES ONT AIMÉ !

« Dès les premières lignes, j'ai été happée par la vie de cette femme remarquable. J'ai refermé *From Jackie, with love* émue et ressentant un profond attachement pour Jackie, cette femme d'exception. Un énorme coup de cœur, une pépite ! »

Fanny, de @madelit\_et\_des\_livres

« J'ai été subjuguée et fascinée, j'ai pleuré et j'ai compati avec Jackie. J'ai senti sa solitude, son désarroi et sa timidité. Ce récit souligne la force de conviction et de caractère de cette femme. Il est prenant et propose une nouvelle vision de ce destin incroyable. »

Marine, de @toiledemots

« Cette autobiographie fictive de Jackie Kennedy est tout simplement une merveille. Ce livre est incroyable, il retrace avec justesse l'évolution de Jacqueline à Jackie mais aussi toute une partie de l'histoire de l'Amérique. Hermine Simon arrive magistralement à saisir l'insaisissable et nous révèle l'invisible : les sentiments les plus intimes. Au fil des pages, Jackie Kennedy n'est plus un mythe mais une amie que nous aimerions serrer dans nos bras. »

Christel, de @les\_\_miscellanees\_de\_cookie

« L'autrice nous délivre avec une grande pudeur le chemin parcouru par l'ex Première dame des États-Unis. Et j'ai adoré. C'est audacieux. C'est courageux. Ce roman est une belle réussite. »

Manon, de @lalecturedeManon

« Une biographie époustouflante que j'ai adorée ! Hermine Simon a réussi un tour de force en nous happant dans l'intimité de cette femme. J'ai vraiment eu l'impression de vivre toutes ces épreuves avec elle et j'en ressors bluffée. »

Leah, de @leahbookaddict

« Un retour dans le temps qui nous offre un plongeon dans la vie de la charismatique Jackie Kennedy. Et quelle découverte ! Hermine Simon a su extraire l'essence de sa personnalité pour nous livrer ses sentiments, ses doutes et ses craintes. »

Marta, de @leslecturesdemissm

« Le lecteur explore avec justesse tous les tréfonds de l'âme de cette héroïne. On en ressort bouleversé et anéanti d'avoir suivi le destin de cette famille au lourd passé. Avec une écriture fluide et addictive, Hermine Simon signe d'une main de maître un ouvrage à lire, pour garder en mémoire le vécu de cette famille. »  
Eline, de @meslivresdepoche

« Cette autobiographie fictive est vraiment très intéressante ! J'ai appris énormément de choses sur cette femme inspirante qu'est Jackie Kennedy. »  
Aurélie, de @seize\_\_avril

« Ce livre est rempli d'anecdotes toutes plus intéressantes les unes que les autres, que ce soit d'un point de vue personnel ou politique. Une biographie passionnante qui nous livre un portrait intime et touchant de cette Première dame des États-Unis ô combien emblématique ! »  
Carole, de @lafilleaux1001lectures

« Totalement conquise par le récit biographique proposé par Hermine Simon ! Sous sa plume, cette biographie romancée est intimiste sans être intrusive. Un roman concis, bien construit et qui nous amène à nous intéresser réellement à Jackie Kennedy. »  
Tiphaine, de @je.lis.mes.envies

« J'ai adoré découvrir cette biographie de Jackie Kennedy ! Une belle lecture pour dresser le portrait de cette femme qui n'a clairement pas eu une vie facile... J'ai été très émue par son histoire et toutes les épreuves par lesquelles elle est passée. »  
Clémentine, de @helynna\_

« Ce roman fait sortir cette femme d'exception de l'ombre de son mari, en révélant au grand jour ses actions en tant que Première dame, sa personnalité tenace, ses forces et ses faiblesses. Un premier roman prometteur. »  
Adéline, de @livrovore

« Une biographie intimiste très bien écrite sur Jacqueline Kennedy-Onassis, riche en anecdotes. On passe par toutes les émotions lors de la lecture. »  
Floriane, de @les\_lectures\_de\_flofloenaël

« Un livre très intéressant et extrêmement documenté. J'ai beaucoup aimé en apprendre plus sur cette femme assez mystérieuse. »  
Katia, de @pauselectures

Pour en savoir plus sur les Lectrices Charleston,  
rendez-vous sur la page  
[www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston](http://www.editionscharleston.fr/lectrices-charleston)

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2021  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-530-4

Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Hermine Simon

FROM JACKIE,  
WITH LOVE

*Roman*

LES INDOMPTÉES







*« Se trouver, c'est avoir un regard implacable sur soi-même,  
savoir jusqu'où l'on peut aller en se regardant d'assez loin  
pour bien se connaître, pas trop loin pour ne pas se haïr.  
L'équilibre de votre vie dépend d'atteindre le juste milieu,  
ne pas dépasser le point de non-retour.  
Se regarder donne le vertige. Mais c'est à travers  
le vertige que nous atteignons l'équilibre. »*

Yves Saint-Laurent

*« Appelez-moi Jackie ! – Quel nom affreux ! »*  
Jacqueline Bouvier-Kennedy-Onassis  
à James Fosburgh, 1961



## CHAPITRE 1

**L**A CHALEUR MOITE DE NEW YORK était insupportable l'été. Petite, je changeais plusieurs fois de tenues durant la journée, car mes robes immaculées jaunissaient à vue d'œil sous l'effet de la transpiration. Je détestais ma peau collante et la brûlure des fauteuils lorsque je m'asseyais près des grandes baies donnant sur Central Park.

Mes parents finirent par décider de quitter Park Avenue de mai à octobre pour se rendre à Lasata, demeure de grand-père Bouvier, dans la ville d'East Hampton. La bâtisse s'élevait comme un lieu de plénitude : Lasata signifiait en Shinnecock « lieu de paix ». Je me rappelle l'odeur poivrée et entêtante du lierre lorsque nous franchissions le perron, de la pelouse scintillante comme une émeraude sous le soleil estival. Grand-mère Bouvier m'emmenait dans l'immense parc et me nommait chaque fleur, chaque légume qui couvrait les cinq hectares de la propriété. L'architecture et la beauté des éléments du domaine se complétaient

avec les fantastiques récits de grand-père à table. C'est là que je suis née.

Le blanc dominait à East Hampton. J'étais fascinée par les allures fantomatiques des dames aux longs colliers de perles. Papa avait la plus fière allure dans son costume, ses cheveux ramenés en arrière dégoulinant de brillantine Valentino. L'après-midi, les domestiques croulaient sous des paniers de vêtements blancs à étendre à l'arrière des propriétés.

Un été, lors de l'exposition canine annuelle de East Hampton, j'avais présenté mon chien Hootchie. J'ai de la tendresse pour la photo prise ce jour-là, Hootchie me dépassait d'une tête, et malgré tout, je reste solennelle : il s'en dégage une légère cocasserie.

Avec mes cousins Scotty et Shella, nous faisons du tennis, du base-ball et de la natation. J'écrivais des épopées médiévales et nous empruntons les tenues de maman et grand-mère... Mais surtout, une passion pour l'équitation s'était emparée de moi. Maman était une cavalière émérite et intrépide, et j'avais suivi son exemple. J'ai commencé très tôt les compétitions ; je me souviens particulièrement d'une année où je passais mes après-midi à maîtriser le pas, déterminée à ce que ma monture obéisse d'une pression infime des cuisses ou d'un mouvement subtil des mains. J'aimais cette sensation de contrôle, cette rigueur et cette rigidité dont j'avais besoin afin de canaliser mon tempérament colérique.

Le samedi après-midi, je me rendais chez tante Edith, la sœur cadette de papa, afin de préparer le brunch dominical. Personnalité fantasque, Edith détonnait à East Hampton de par son refus des conventions sociales. Dans sa jeunesse, elle avait entrepris une carrière de chanteuse et de pianiste malgré la désapprobation familiale. Si, par la suite, elle avait semblé rentrer dans le

rang en se mariant, jamais elle n'avait renié son âme artistique et elle continuait de donner des récitals dans sa demeure des Grey Gardens.

Préparer le brunch avec elle était loin d'être ennuyeux ; je la revois enveloppée dans des foulards de soie qu'elle semait derrière elle en dansant sur des rythmes endiablés de fox-trot et de charleston, son collier de perles tintant contre le verre de champagne qu'elle tenait à la main.

Ondulant dans ses robes glamour toutes de lamé et satin, elle m'entraînait dans sa danse jusqu'à s'écrouler en riant dans les immenses convertibles en me glissant : « Jackie, cherche ton talent, trouve ton expression artistique, ce qui te rend unique ! »



## CHAPITRE 2

**L**A NAISSANCE DE MA PETITE SŒUR, Caroline Lee Bouvier, en 1933, correspond à la déliquescence du mariage de mes parents. Maman avait choisi de lui donner ce nom en hommage à son père, James Thomas Lee. Dès son arrivée, ma sœur fut immédiatement appelée Lee. À quatre ans, je voulais partager sa garde avec notre nourrice.

Lors de son baptême, il était incroyable de voir les invités se comporter de façon si obséquieuse devant deux enfants. J'ai toujours en horreur ces personnes hypocrites et mielleuses. Mon refus marqué d'enjoliver une situation, quelle qu'elle soit, déconcertait maman. Un après-midi que nous rentrions à Park Avenue, Ernest, notre garçon d'ascenseur, vint à notre rencontre. C'était un petit roux doté d'une mèche rebelle dressée sur sa tête. Lee le salua et le complimentait sur son élégance du jour lorsque brusquement, je l'interrompis :

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Ce n'est pas vrai ! Nous savons tous parfaitement qu'Ernest a l'air d'un coq !

Ernest disparu, maman me réprimanda sèchement. L'hypocrisie mondaine qu'elle nous enseignait m'était impénétrable ; je ne comprenais pas l'intérêt de complimenter quelqu'un alors que je pensais strictement le contraire. Mais selon elle, les manières exprimaient le respect essentiel de la dignité humaine.

Maman nous emmenait visiter des musées, assister à des ballets, favorisant chez moi une véritable passion pour l'histoire, l'art et la danse. En 1935, j'intégrai l'école de filles Miss Chapin. Celle-ci était une référence en matière d'éducation féminine. L'uniforme y était de rigueur afin d'effacer les différences entre boursiers et bourgeois. Nous suivions un cursus complet : écriture, histoire, géographie, arithmétique et éducation physique. Nous bénéficions d'intervenants passionnants autour de thèmes littéraires et musicaux. Summum pour maman, Miss Chapin était un concentré du *Social Register*, un semestriel référençant les membres de la haute société américaine.

Lee et moi étions soumises à la nécessité d'un comportement et d'une tenue vestimentaire corrects. Nous cultivions un raffinement social où les démonstrations publiques d'émotions étaient prohibées par une retenue de circonstance. Miss Chapin érigeait cela en art.

Au début, il m'était extrêmement pénible de cacher mes sentiments. En effet, maman et papa ne cessaient de se quereller et de crier. Ils sortaient séparément et je redoutais le moment où il nous faudrait choisir d'aller avec l'un ou l'autre. Si, au début, je pleurais beaucoup et étais terrorisée par leurs disputes, l'enseignement de Miss Chapin m'apprit à dépasser cela. Je gardais mes pleurs au fond de moi, tant et si bien que je finis par m'en détacher.



Je n'oublierai jamais le soir où mes parents vinrent tous les deux dans ma chambre, prêts à sortir. Je sens encore le parfum de ma mère et la douceur de son manteau de fourrure lorsqu'elle se pencha vers moi pour m'embrasser.

Sa voix était si enthousiaste :

— Chérie, ton père et moi allons danser au Casino de Central Park. C'est Eddy Duchin qui joue ce soir.

Je ne sais pourquoi ce moment est resté gravé dans ma mémoire toutes ces années. Peut-être parce que c'était une des rares fois où je voyais mes parents ensemble. C'était tellement romantique, tellement porteur d'espoir.



## CHAPITRE 3

**M**ES PARENTS SE SÉPARÈRENT en octobre 1936. Avec Lee, nous n'avons pardonné que tardivement à maman d'avoir détruit le peu d'unité familiale que nous possédions. Papa n'était certes pas un bon mari, mais elle aurait dû attendre notre adolescence au lieu de privilégier son avancement social. Ce divorce a été une immense déchirure pour nous deux. Je me souviens de la venue de grand-père Lee afin de discuter avec papa et maman. Cela dégénéra en violente altercation où ils se liguèrent tous deux contre mon père. J'éclatai en sanglots dans les bras de ma gouvernante :

— Regarde ce qu'ils ont fait à mon papa !

Je restai prostrée durant plusieurs jours dans mon silence et ma rancœur envers maman. Durant cette période, je perdis une certaine innocence. Ma confiance d'autrefois avait été remplacée par la peur obsédante de tout perdre, la peur que le rêve devienne cauchemar, la peur de l'amour transformé en abandon. Ce ne fut que

bien plus tard, à la naissance de mes propres enfants, que je trouvai une paix nouvelle.

J'avais désormais si peur de paraître vulnérable que je n'exprimais plus la moindre émotion. À Lee, je racontais que papa se trouvait en voyage d'affaires et reviendrait le week-end.

Pour fuir la réalité, la lecture devint une échappatoire. Dans la pièce où j'étais censée faire la sieste, il y avait des ouvrages de Tchekhov et de Shaw. Je ne dormais pas et lisais assise sur le rebord de la fenêtre, puis je me lavais énergiquement la plante des pieds afin que la nourrice ne voie pas que j'étais sortie du lit. Mes héros étaient Mowgli, Robin des Bois, le grand-père du petit Lord Fauntleroy.

Les week-ends avec papa étaient magiques. À Central Park, nous pouvions courir, chahuter, nous mangions des glaces, nous allions au zoo, au cinéma, nous achetions des robes fabuleuses... Maman était excédée lorsque papa nous ramenait en pleurs à l'idée que cela soit déjà la fin. Papa donnait de la gaieté à tout ce qu'il touchait.

Papa m'inculqua tout ce que je sais en matière de style et m'encouragea à mettre mes talents au service de ce que j'aimais. Il me murmurait que je deviendrais une reine, et m'écrivait : « Le style ne se développe pas en fonction de ta richesse, ni même de qui tu es. Le style est une habitude d'esprit qui consiste à mettre la qualité avant la quantité, le combat sublime avant la simple réussite, l'honneur avant la fortune. Voilà ce que tu es. C'est ton identité fondamentale. C'est ce qui fait de toi une Bouvier. »

C'était le seul rempart dont je disposais face au monde extérieur : m'assurer d'être unique.

Pour maman, je me devais d'être cultivée, raffinée et de posséder un maintien irréprochable. À Miss Chapin, je

devins querelleuse, je m'ennuyais de papa. La directrice, Mrs. Stringfellow, me convoquait sans cesse, mais ses sermons ne m'affectaient guère. Je m'évadais pendant qu'elle bavassait. Un jour où j'avais été insolente, elle me tint ce discours :

— Jacqueline, je sais que tu adores les chevaux et que tu as toi-même tout du pur-sang. Tu cours vite, tu as une grande capacité de stabilité. Tu es bien bâtie et intelligente. Mais si tu n'es pas bien entraînée, tu ne seras bonne à rien ; imagine que tu possèdes le cheval le plus beau du monde. Quel intérêt si on ne lui apprend pas à rester sur la piste, à se tenir immobile au départ, à obéir aux ordres ? Il te serait inutile et tu devrais t'en séparer.

Par la suite, j'appris la connivence de maman et Mrs. Stringfellow sur la manière de me tancer intelligemment. Évidemment, le langage de l'équitation me parlait plus qu'aucune autre chose au monde !

Mais ces beaux mots, au fil du temps, affectèrent bel et bien ma personnalité. Lors de ma lecture d'*Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell, je me reconnus dans la surprenante façon qu'avait Scarlett d'assimiler ces codes sociaux :

« Malgré la façon pudique dont elle avait étalé ses jupes, malgré l'air réservé que lui donnaient ses cheveux lisses, ramenés en chignon, malgré l'immobilité de ses petites mains blanches croisées sur son giron, Scarlett avait peine à dissimuler sa véritable nature. Dans son visage, empreint d'une expression de douceur minutieusement étudiée, ses yeux verts, frondeurs, autoritaires, pleins de vie, ne correspondaient en rien à son attitude compassée\*. »

---

\* Margaret Mitchell, *Autant en emporte le vent*, traduit de l'anglais par Jean-François Caillé, Folio 740, 2005, p. 14.

J'aimais me jouer de ceux qui pensaient pouvoir m'éti-  
queter, en les heurtant à différents masques que j'inter-  
changeais en leur présence. J'offrais un visage lisse à  
ceux qui n'en valaient pas la peine, aux personnes qui  
essaient de vous cerner, de vous détruire, mais qui se  
brisent face au silence et à la dignité.

Scarlett était un de mes modèles. Son égoïsme m'enjoi-  
gnait à compter sur moi-même. Son amour de l'argent,  
son esprit revancharde me rappelaient quelqu'un :  
Scarlett semblait être le meilleur de maman. Mes racines  
irlandaises bouillonnaient avec elle : nous sommes des  
battants, remplis de détermination farouche. Je devins  
introvertie, secrète, appliquant la maxime de mon père :  
« Ne pas trop donner de soi-même, retenir un peu de  
soi et laisser les autres deviner... »

Cet adage, pilier de mon comportement, s'affinerait  
avec le temps.

## CHAPITRE 4

**A**U COURS DE L'HIVER 1940, maman nous apprit qu'elle était courtisée par Hugh D. Auchincloss, multimillionnaire possédant plus de quarante-sept entrées dans le *New York Social Register*, soit deux pleines pages de l'histoire familiale, battant ainsi les Rockefeller, Astor et Vanderbilt ! Durant ces deux dernières années, maman avait été exclusivement préoccupée par le maintien de son luxueux train de vie.

Maman jubilait de la puissance qu'Auchincloss lui procurerait, de ce qu'elle entreprendrait en décoration dans ses deux grandes propriétés : Hammersmith Farm et Merrywood. Avec Lee, nous jurions de ne jamais devenir comme elle, mais nous admirions sa maîtrise à entrer dans une sphère élitiste.

Les débuts avec Uncle Hughdie ne furent guère encourageants tant il paraissait morne et ennuyeux. Cependant, je finis par m'attacher à lui. Nous étions des pièces rapportées, mais Hughdie nous aimait comme ses enfants.

Merrywood, propriété enchanteresse, donnait sur le Potomac, le fleuve qui traverse le Maryland, la Virginie et la Virginie-Occidentale. J'avais choisi une chambre isolée, bercée par le ressac du Potomac. Je méditais, lisais, peignais dans la plénitude de ma solitude. Je me promenais fréquemment avec Hughdie sur le domaine et j'avais trouvé un ami en Yusha, le fils aîné du premier mariage de Hughdie avec l'aristocrate russe Maya de Chrapovitsky. Ce mariage avec Hughdie agrandirait la famille avec les naissances de Janet, en 1945, et Jamie, en 1947.

Le contexte de la Seconde Guerre mondiale entraîna des économies sur la gestion de la propriété. J'appris à cuisiner, répondre au téléphone, entretenir le jardin. Néanmoins, je profitais de mes soirées pour dévorer des ouvrages sur l'histoire du Japon, de l'Allemagne et des autres acteurs de ce conflit.

À l'âge de treize ans, j'intégrai la Holton-Arms School. Grâce à mes passionnants cours d'histoire, d'histoire de l'art et de français, je développais mes facultés intellectuelles.

L'environnement fascinant de Holton était propice aux mystères. Selon les murmures des étudiants, la cofondatrice, morte dans un asile d'aliénés, hantait les couloirs. Enrichie de mes lectures des sœurs Brontë, d'Ann Radcliffe et Bram Stoker, je me plaisais à imaginer son fantôme dans les recoins sombres des fenêtres à ogives. Pendant de longues nuits, je fantasmais sur le spectre de cette femme, qui dans mes rêves, frappait à ma fenêtre, imitant Cathy dans *Les Hauts de Hurlevent*.

En 1944, j'intégrai Miss Porter's, où régnait une atmosphère qui rappelait les tableaux de Norman Rockwell. Les classes préparatoires proposées par cette école nous



permettraient de rentrer à l'université. À Miss Porter's, nous devions faire preuve de cran et de jugeote.

Pour l'instant, ma plus grande joie était de partager ma chambre avec mon amie de Chapin, Nancy Tuckerman, dite Tucky. Ensemble, nous passions notre temps libre à lire, écrire, dessiner et à nous rendre au cinéma. Au balcon du cinéma Normandy, j'acceptai la Longfellow tendue par une amie. L'ouvreuse nous fit sortir tellement je toussais. Bientôt, je pris l'habitude de fumer : mon passage à l'âge adulte.

Ma passion pour l'histoire française me fit découvrir la personnalité incroyable de Madame Récamier, dont le salon réunissait l'intelligentsia de la société post-Ancien Régime. Je me sentis happée par cette femme qui avait dédié sa vie à l'art et la littérature. Madame Récamier me donnait le goût du pouvoir, celui de la linguistique et de l'esthétique. Ma pratique du français s'intensifia en vue d'approcher mon illustre modèle.

Mon investissement paya et je rentrai à Vassar, l'une des universités privées les plus sélectives des États-Unis. Ses magnifiques bâtiments, datant du XIX<sup>e</sup> siècle, exerçaient une séduction reposante sur mon être. Inspirée par Madame Récamier, j'y menais une vie joyeuse et sophistiquée. Je répartissais mon temps entre la bibliothèque, le journal universitaire, le club d'art et la conception des costumes de la troupe de théâtre.



## CHAPITRE 5

**P**OUR MES DIX-HUIT ANS, maman exigea que je participe au Bal des débutantes. Je préférerais me rendre aux réunions dominicales des Bouvier, mais je me pliai aux recommandations maternelles.

— Ma chérie, tu dois savoir que, lors d'un bal, le meilleur moyen de séduire les hommes est de t'intéresser à ton cavalier, quel qu'il soit. Peu importe que ce soit un nabot ou un tonneau. Tu dois faire semblant de t'amuser follement en sa compagnie. Ris de ses stupidités. En un rien de temps, tu lui donneras l'illusion d'être celui pour lequel tu feins de le prendre. Tu attireras ainsi l'attention des hommes.

Maman souhaitait que je choisisse une création Dior ; il était hors de question de transiger sur ma tenue. J'aimais cette robe en tulle blanc avec col bateau achetée aux puces : scandale !

Ce soir-là, je compris que je ne passerais jamais mon existence à Newport, l'un des bastions de la société WASP – *White Anglo-Saxon Protestant*, ces descendants